



LA·DANSE

Avril 1924 - Prix 2 frs

Hélène SMIRNOVA

Prima-ballerina des « Ballets Romantiques »
Étoile des anciens Théâtres Impériaux
de Pétrograd

LA DANSE

DANCING -:- PARIS-DANCING et DANSE DE NOS JOURS RÉUNIS

DIRECTION -- RÉDACTION
ADMINISTRATION
15, Avenue Montaigne
PARIS (VIII^e)

PARAISSANT CHAQUE MOIS
LE NUMÉRO : DEUX FRANCS

R. C. Seine 208.472 B

ABONNEMENTS :

France 20 francs
Étranger 25 —
Téléph. : ÉLYSÉES 72-45-72-46

4^e Année.

N° 43

Avril 1924

ÉDITIONS JACQUES HÉBERTOT

Abonnements pour un An :

France et Colonies 20 francs
Étranger 25 —

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à M. l'Administrateur de

LA DANSE

15, Avenue Montaigne, PARIS (VIII^e)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
à la Revue *La Danse*, à dater du

Vous trouverez sous ce pli la somme de fr.
en mandat postal, billets de banque, chèque (1).

Signature :

Nom et adresse (écrire très lisiblement) :

(1) Rayer les mots inutiles.

ÉDITIONS JACQUES HÉBERTOT

Les Courriers

Littéraire

Artistique

Musical

Cinématographique

DE

PARIS-JOURNAL

SONT LES PLUS VIVANTS

PARIS-JOURNAL EST UNE FEUILLE
JEUNE, LIBRE ET DE BONNE HUMEUR

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

LE NUMÉRO : 0 fr. 25

Abonnements à cent n° :

Paris 10 francs.
Provinces 15 —
Étranger 20 —

THE DANCING WORLD

Mensuel 1/—

Abonnement : 14/ par an.

*Ce Journal est le plus
artistique et le plus
autorisé de son genre.
Plein de Nouvelles et
d'illustrations pour
les amateurs de danse.*

Administration :

177a Kensington High Street, LONDON W. 8

ANGLETERRE

THE BALL ROOM

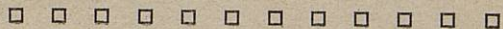
Le meilleur marché, le plus vivant et le plus
populaire des Journaux de Danse de Londres

Description des [dernières nouveautés

Articles d'experts sur la technique
des danses d'Opéra et de Salons
Offrant un intérêt spécial :
The "BALL ROOM" ILLUSTRÉ

Abonnement : Sept shillings [et] six pence par an, franco.
Bureaux : 10 Essex Street, Strand, LONDON. W. C. 2

LES BALLETS ROMANTIQUES RUSSES



Boris Romanoff me prie de présenter les Ballets Romantiques Russes au public parisien. Ce n'est pas de refus. Comment déclinerai-je l'honneur de parler de lui et des siens, moi qui, dès le début de sa rapide carrière, n'ai cessé de suivre son effort, en l'attaquant bien souvent, en l'admirant constamment ? Et je ne connais rien de mieux, pour sceller une virile amitié, que les coups mutuellement portés et reçus. Je me fais donc un plaisir de lui serrer la main sur le ring.

Comme Nijinsky, il fut, à l'École Impériale de danse, l'élève de Michel Fokine. Il s'attacha aux méthodes du jeune maître avec une ferveur passionnée. Il fut enivré et exalté par le splendide déferlement des hordes polovtsiennes dans le fameux ballet du « Prince Igor » dont il devint le meilleur interprète. Et quand Fokine ramassa en un acte vertigineux, se précipitant sur une brève musique de Balakireff, les thèmes saltatoires et tragiques de « Shéhérazade », il confia à Romanoff le rôle du protagoniste. Et voilà que ce jeune Attila à faciès de mongol se lance à bride abattue contre la tradition classique, opposant à l'esprit symétrique et constructif de celui-ci la fougue d'une passion exaspérée, aux teintes vaporeuses du « ballet blanc » le pittoresque rutilant et brutal de l'inspiration populaire. Il tend à s'énoncer par paroxysmes ; aucun excès n'assouvit sa juvénile ardeur.

Dès son début, il se classe, interprète admirable, comme premier danseur de caractère du théâtre Marie. Son entrée du « Bouffon au cerceau » dans le ballet du « Casse-noisette », scherzo alertement sauté et couru, le met en vedette.

Mais bientôt l'interprétation ne lui suffit plus ; il a besoin de s'exprimer directement ; son imagination plastique déborde. Il faut qu'il règle pour lui-même, puis pour d'autres. Il fit, sur la suite de « l'Arlésienne », cette « Nuit Andalouse » que l'on verra, orgie farouche, danse macabre de l'amour, où, sous le déguisement espagnol, transparaît la violence de l'ancien scythe, chevauchant par les steppes du Volga. Diaghilew lui

confie, dès 1913, la « Tragédie de Salomé », mise en scène hâtive, entravée par l'incohérence du sujet ; je ne garde que le souvenir de quelques beaux moments. Attiré par la grâce sauvage de la vie primitive, il tire du ballet du « Démon », opéra de Rubinstein, le tableau d'une fête caucasienne. Ses camarades s'associent avec enthousiasme à toutes les initiatives du jeune sectaire qui finit par faire adopter ses vues par les Théâtres Impériaux. Il est nommé maître de ballet à Saint-Petersbourg, qu'il quitte après la révolution avec Mlle Hélène Smirnova et M. Anatole Oboukhoff.

J'ai connu Mlle Smirnova petit sujet, et j'ai pu applaudir, bientôt, à sa nomination à l'emploi

de « ballerine » comme on appelle là-bas les danseuses-étoiles, emploi où elle succéda à Préobrajenska, Tréfilova, Pavlova, Karsavina. Je l'ai vue devenir, par un effort constant, la technicienne la plus vigoureuse de l'illustrissime compagnie, excellent dans le « terre à terre », les temps de vigueur et de brio. Des dons réels de mime vinrent corser l'éclat de son exécution. Le « Don Quichotte » de Petitpa, ballet espagnol à base classique, fut son premier triomphe. Romanoff reconnut la valeur de sa double nature



M. Boris ROMANOFF

Elle devint pour lui une inspiratrice. Le troisième fugitif, qui, après de longs détours, accoste aujourd'hui aux « anciens parapets » de la Seine, c'est Oboukhoff, encore un que j'ai « vu venir ». Il s'était affirmé d'emblée le plus régulier et le plus complet des danseurs d'école, d'une aisance impeccable dans l'élévation comme dans la giration, dans l'adage comme dans la batterie. Ce qui lui manquait à vingt ans c'était la personnalité plastique. Aujourd'hui, le virtuose précoce est devenu un bel artiste.

Or ce trio courait, au gré des engagements et des exils, de succès en succès. Mais la renommée personnelle ne pouvait satisfaire l'ardent Romanoff, manieur d'hommes, créateur hanté par le flux des images. Il résolut donc de reformer, sur la terre de l'exil, un ensemble homogène, un théâtre ambulant de danse et de pantomime, fait pour de vastes réalisations.

Il s'agissait ainsi de construire solidement

ou, pour user d'une expression de Mallarmé « un espace où vivre ».

Un autre « trio » devait y pourvoir. Trois jeunes peintres, moscovites émigrés, MM. Léon Zak, Hosiasson et Bobermann brossèrent ou construisirent les décors. Ce choix fut entièrement heureux. Je n'ai vu que peu de chose de leurs réalisations, tant à Londres qu'à Berlin, mais j'ai pu étudier leurs maquettes. J'admire en Léon Zak, avec sa grande culture, l'imagination à la fois poétique et burlesque; je connais de lui d'étonnantes lithographies pour illustrer Rabelais. Les deux autres artistes cités travaillent et signent ensemble, fraternellement; et l'on saura apprécier chez eux une interprétation juste et théâtrale du style toscan ou castillan, en même temps qu'un souci de logique et de construction.

Mais c'est en vain que l'on chercherait à rattacher leur manière à celle des décorateurs



Scène de la " NUIT ANDALOUSE "

le chariot de Thespis. Les collaborateurs affluèrent. Il put s'assurer le concours de Mlle Elsa Kruger, danseuse de caractère très réputée à Moscou et dont le talent est secondé par une rare et prenante beauté, celui de Mlle Claudia Pavlova, orientée vers les recherches de style, attentive aux « échos du temps jadis ». M. Pomeranzeff, qui fut chef d'orchestre au Grand Théâtre de Moscou, assumait la direction musicale et accepta la baguette du chef. M. Anatole Chaïkevitch, fin lettré mit à l'étude le répertoire. Quant au corps de ballet, le « trio » fit appel à toute une charmante jeunesse qu'il s'appliqua à former ou à perfectionner; quelques bons sujets des ci-devant Théâtres Impériaux dont Mlle Anna Fédorova, vinrent renforcer la nouvelle compagnie. Les « Ballets Romantiques Russes » allaient naître.

Mais pour qu'ils « fussent » véritablement, il importait de leur créer une ambiance scénique

russe que nous a fait connaître M. de Diaghilew. C'est plutôt en France qu'ils pourraient citer des références: l'esprit d'un Picasso, d'un Derain, voire d'un Raoul Dufy a soufflé sur ces Russes. Aussi n'est-on véritablement un peintre russe qu'ayant passé par Paris. Un quatrième peintre, Tchelitcheff recueillit tous les suffrages par une « Noce de Boyards » que nous n'aurons pas, pour des raisons techniques, l'occasion de voir à Paris.

Voilà, réduit aux choses essentielles, tout ce que je sais des « Ballets Romantiques Russes » si ce n'est que leur conception a été ratifiée par le succès à Prague, à Vienne, à Londres et à Munich. On trouvera, de plus, dans les notices faisant suite à cette introduction, des précisions sur les œuvres de leur répertoire. Ma « parade » finie, la parole est à eux. Et pendant que le rideau se lève, je m'empresse d'occuper le fauteuil réservé au critique.

ANDRÉ LEVINSON.

Les ARTISTES des BALLETS ROMANTIQUES

Les documents que nous reproduisons, représentent les protagonistes des « Ballets Romantiques Russes » qui paraîtront au Théâtre des Champs-Élysées du 2 au 14 avril 1924. D'autres images montrent quelques scènes d'ensemble ainsi que



Anatole OBOUKHOFF

plusieurs des maquettes pour les décors et les costumes. On trouvera plus loin les arguments des quatre ouvrages qui formeront, avec une suite de danses variées complétant l'un des spectacles, le répertoire parisien des nouveaux Ballets Russes. Ce sont :

Quattrocento - La Nuit Andalouse

La Danseuse et la Larronne - Giselle ou les Wilis



Claudia PAVLOVA (Menuet de Gluck)



Elsa KRUGER. rôle de Bathilde dans *Giselle*



Maquette de décor pour « Quattrocento »

W. Bobermann et P. Hosiasson.

QUATTROCENTO

Scénario de W. RAKINT. — Musique de Wladimir METZL

Chorégraphie de Boris ROMANOFF. — Décors de W. BOBERMANN et P. HOSIASSON

Le titre de cette « nouvelle chorégraphique » situe l'action et en détermine l'atmosphère. Cela se passe en une Toscane de rêve et s'exprime en images inspirées par le génie pictural du xv^e siècle italien. Une fête de nuit dans le palais ducal. Le combat mortel de deux gladiateurs, vision de cruauté antique, est offert en spectacle. Surviennent Madonna Bianca et le jeune poète Francesco. Le duc courtise Bianca, cependant que le poète proclame en des vers brûlants son amour pour Bianca et aussi sa jalousie. Mais voilà qu'un chambellan, costumé en Mercure, annonce le commencement du ballet mythologique : « Orphée et Eurydice ». Bianca sera Eurydice, Francesco, Orphée. Le décor représente un paysage idéalisé dans l'esprit quattrocentiste. La légende d'Orphée se déroule ; les amants se cherchent et s'enlacent parmi les allégories de la nature féconde et les rondes des pastourelles. Les gambades du jeune faune mettent le

comble à l'allégresse. Eurydice poursuivie par le pâtre Aristée, est mordue par un serpent.

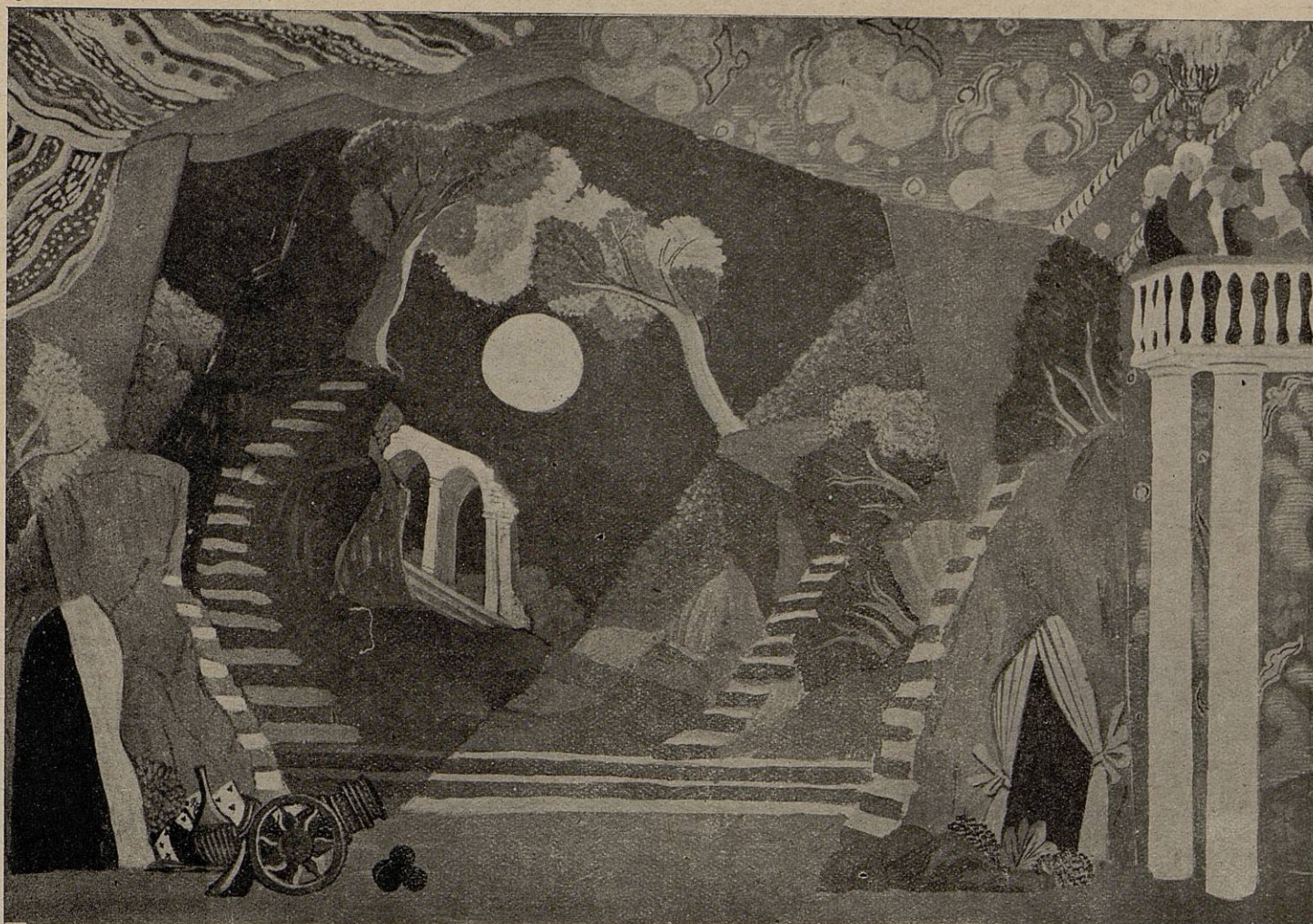
Toute la nature se lamente pendant sa descente aux Enfers. Mais la lyre d'Orphée l'arrache à Pluton ; il la ramène vers la lumière. Mais comme il se retourne, Eurydice lui échappe, s'évanouit à jamais. Une troupe de Bacchantes paraît, tente de séduire le poète désespéré. Il les repousse. Les Bacchantes en furie déchirent Orphée.

Le ballet est fini. On félicite l'auteur. Mais le duc a versé le poison de sa bague dans la coupe de Francesco. Le poète tombe foudroyé. Bianca se jette sur son cadavre. Le duc veut l'entraîner. Elle se saisit du poignard de Francesco pour abattre le meurtrier. Celui-ci, souriant, calme, sans reculer, offre sa poitrine au poignard. Son regard fascine l'amoureuse éplorée. La femme se courbe devant cet homme qui donne et accepte la mort sans frémir. Elle cède. Elle sera à lui.



W. Bobermann et P. Hosiasson

Maquette de costume pour « Quattrocento »



Décor du Ballet « La Danseuse et la Larronne »

LA DANSEUSE ET LA LARRONNE

Chorégraphie de Romanoff - Musique de Mozart - Décors de Léon Zak

Ce « Ballet en un acte avec prologue » brode sur des thèmes de Mozart les épisodes d'une fiction futile et charmante. La musique en est tirée de ce ballet des « Petits riens » que le grand chorégraphe Noverre demanda jadis à Mozart. Cette partition, où des fragments de la « Petite musique nocturne » ont été intercalés, retrouvée après un siècle d'oubli par M. Nuitter a déjà tenté maint chorégraphe, notamment Fokine qui en tira sa « Marquise » Boris Romanoff greffa sur elle un ancien scénario, remontant au dix-huitième siècle,



Hélène SMIRNOVA et Boris ROMANOFF
dans « La Danseuse et la Larronne »

cle, et dont l'action se réduit à ce qui suit :

Après une « parade » devant le rideau : un duel entre deux « cavalières » masquées, nous nous trouvons devant un site sauvage où campent brigands et larronnes. Angelo et Lætitia ainsi que toute leur bande emploient leurs loisirs à la danse et aux jeux de l'amour. Mais un carrosse s'avance ; les brigands l'attaquent. On voit paraître la célèbre danseuse Carlotta Chiesi et son cavalier servent, l'élégant et roué marquis de Beusérail. Les bandits attachent le Marquis à un arbre

et demandent à l'étoile un échantillon de son art. Carlotta exécute une danse qui suffit pour enflammer le chef des brigands. Celui-ci renvoie les siens et le Marquis assiste, impuissant, à une scène de tendresse entre la belle et le bandit. Mais la compagne du forban, Lætitia, ne se laissera pas faire ; par dépit, elle cajole le Marquis et l'amène à danser avec elle.



Léon ZAK
Maquette de costume pour *La Danseuse et la Larronne*

Voilà les deux couples en présence. On s'entr'accuse, on récrimine et on finit par se réconcilier, en un menuet où, une fois de plus, on change de dames. Ces restitutions accomplies on congédie les prisonniers et leur souhaite bon voyage, cependant que le chef des bandits soupèse la bourse du Marquis et la belle Lætitia arbore les bijoux de la danseuse.



Scène du Ballet *La Danseuse et la Larronne*

NUIT ANDALOUSE

Poème de P. POTIEMKINE - Mise en scène de Boris ROMANOFF - Décors et costumes de W. BOBERMANN et P. HOSIASSEON

Cette « pantomime espagnole » ne doit point être considérée comme une étude d'ethnographie ibérique. C'est là une Espagne de nostalgie et de fièvre, évocation passionnée et tragique rythmée sur une suite célèbre de Bizet.

Il fait nuit dans la taverne, après l'orgie. Mercédès la gitane, la reine de ce bouge mal famé, a pour ami le sombre Antonio. Mais Eusebio Lamppa, le fameux matador, de passage dans la ville, l'a connue et l'a aimée pour sa perte. Mercédès lui accorde un rendez-vous nocturne dans

la taverne fatale. Survient Antonio. Mercédès excite la jalousie des deux hommes. Elle sera au vainqueur. Les couteaux parlent ; tout de suite le sang coule. Sur l'agonie des deux ennemis une grande cape rouge est jetée, tandis que Mercédès exulte en une funèbre extase. Mais, rien ne bouge plus sous la cape. Et prise subitement d'une immense détresse, elle s'abat sur les cadavres de ceux qui sont morts parce qu'elle est belle.

GISELLE OU LES WILIS

Ballet-pantomime en deux actes de Théophile GAUTIER et SAINT-GEORGES.
Musique d'Adolphe ADAM. — Chorégraphie nouvelle de Boris ROMANOFF
Décors et Costumes de Léon ZAK

L'œuvre par laquelle Théophile Gautier réalisa le type même du ballet romantique, sa « Giselle », créée pour Carlotta Grisi et depuis, oubliée en France était promise, en Russie, à la plus glorieuse destinée. Restaurée par Marius Petipa, elle n'a jamais plus quitté l'affiche à Péetrograd. La suprême ambition de toute étoile russe a été d'incarner Giselle. M. de Diaghilew, avec Karsavina et Nijinsky, Anna Pavlova avec sa compagnie ont présenté, à Paris, des reprises du ballet de Gautier en s'en tenant au scénario primitif. Tout en respectant la pensée du poète, Boris Romanoff créa une paraphrase nouvelle de l'œuvre, surannée en par-

Des coteaux chargés de vignes rousses, safranées, cuites et confites par le soleil d'automne; de ces belles vignes où pendent les grappes couleur d'ambre qui don-

nent le vin du Rhin, occupent tout le fond du théâtre; tout au haut d'une roche grise et pelée, si escarpée, que les pampres n'ont pu l'escalader, est perchée comme un nid d'aigle, avec ses murailles crénelées, ses tourelles en poivrière, ses girouettes féodales, un de ces châteaux si communs en Allemagne: c'est la demeure du jeune duc Albrecht de Silésie. — Cette chaumière, à la gauche du spectateur, fraîche, propre, coquette, enfouie dans les feuillages, c'est la chaumière de Giselle. La cabane

en face est habitée par Loys. — Qu'est-ce que Giselle? Sa position est la plus simple du monde: elle adore Loys, elle adore la danse. Quant à Loys, il nous est suspect pour cent raisons. Tout à l'heure un bel écuyer, tout galonné d'or, lui a dit quelques mots tout bas, la barette à la main, dans une attitude soumise et respectueuse. Donc, Loys n'est pas ce qu'il paraît être (style de ballet) mais plus tard on verra.

Giselle sort de la chaumière sur le bout de son joli petit pied mignon. Ses jambes sont déjà éveillées; son cœur ne dort pas non plus, quoiqu'il soit bien matin. Elle a fait un rêve, un vilain rêve: une belle et noble dame en robe d'or, un brillant anneau de fiançailles au doigt, lui est apparue pendant son sommeil comme devant épouser Loys, qui était lui-même grand seigneur, un duc, un prince. Les rêves sont parfois bien singuliers! Loys la rassure de son mieux, et Giselle, encore un peu inquiète, adresse des questions aux marguerites. Les petites feuilles d'argent volent et s'éparpillent. « Il m'aime il ne m'aime pas!... O mon Dieu! que je suis malheureuse! il ne m'aime pas! » Loys, qui sait bien qu'un garçon de vingt ans fait dire aux pâquerettes tout ce qu'il veut, renouvelle l'épreuve, qui, cette fois, est favorable; et Giselle, charmée de l'augure de la fleur, se remet à voltiger çà et là, en dépit de sa mère, qui la

gronde, et voudrait voir ce pied si agile faire bourdonner le rouet à l'angle de la fenêtre, et ces jolis doigts interrogateurs de marguerites occupés à cueillir la grappe déjà trop mûre ou à porter le panier d'osier des vendangeuses. Mais Giselle n'écoute guère les conseils de sa mère, qu'elle apaise par quelque gentille caresse. La mère insiste: « Malheureuse enfant! tu danseras toujours, tu te feras mourir, et, après ta mort, tu deviendras wili! » Et la bonne dame, dans une pantomime expressive, raconte la terrible histoire des danseuses nocturnes. Giselle n'en tient compte. Quelle est la jeune fille de quinze ans qui ajoute foi à une histoire dont la moralité est qu'il ne

faut pas danser? — Loys et la danse, voilà son bonheur. — Ce bonheur, comme tout bonheur possible, blesse dans l'ombre un cœur jaloux: le garde-chasse Hilarion est amoureux de Giselle, et son plus ardent désir est de nuire à Loys, son rival. Il a déjà été témoin de la scène où l'écuyer Wilfrid parlait respectueusement au paysan Loys. Il soupçonne quelque trame, défonce la fenêtre de la cabane et s'y introduit, espérant y trouver quelque preuve accablante. Mais voici que résonnent les fanfares: le prince de Courlande et sa fille Bathilde, montée sur une blanche haquenée, fatigués de la chasse, viennent chercher dans la chaumière de Giselle un peu de repos et de fraîcheur. Loys s'esquive prudemment. Giselle s'empresse, avec une grâce timide et charmante, d'apporter sur la table des gobelets d'étain bien luisants, du lait, quelques fruits, tout ce qu'elle a de meilleur et de plus appétissant dans son buffet rustique. Pendant que la belle Bathilde porte le gobelet à ses lèvres, Giselle s'approche à pas de chatte, et, dans un ravissement d'admiration naïve, se hasarde à toucher l'étoffe riche et moelleuse dont est fait l'habit de cheval de la noble dame. Bathilde, enchantée de sa gentillesse, lui passe sa chaîne d'or au cou, et la veut emmener avec elle. Giselle la remercie avec effusion, et lui répond qu'elle ne désire rien au monde que de danser et d'être aimée de Loys.



Léon ZAK. — Maquette de décor pour le 2^e acte de *Giselle*

gronde, et voudrait voir ce pied si agile faire bourdonner le rouet à l'angle de la fenêtre, et ces jolis doigts interro-

gateurs de marguerites occupés à cueillir la grappe déjà trop mûre ou à porter le panier d'osier des vendangeuses. Mais Giselle n'écoute guère les conseils de sa mère, qu'elle apaise par quelque gentille caresse. La mère insiste: « Malheureuse enfant! tu danseras toujours, tu te feras mourir, et, après ta mort, tu deviendras wili! » Et la bonne dame, dans une pantomime expressive, raconte la terrible histoire des danseuses nocturnes. Giselle n'en tient compte. Quelle est la jeune fille de quinze ans qui ajoute foi à une histoire dont la moralité est qu'il ne

faut pas danser? — Loys et la danse, voilà son bonheur. — Ce bonheur, comme tout bonheur possible, blesse dans l'ombre un cœur jaloux: le garde-chasse Hilarion est amoureux de Giselle, et son plus ardent désir est de nuire à Loys, son rival. Il a déjà été témoin de la scène où l'écuyer Wilfrid parlait respectueusement au paysan Loys. Il soupçonne quelque trame, défonce la fenêtre de la cabane et s'y introduit, espérant y trouver quelque preuve accablante. Mais voici que résonnent les fanfares: le prince de Courlande et sa fille Bathilde, montée sur une blanche haquenée, fatigués de la chasse, viennent chercher dans la chaumière de Giselle un peu de repos et de fraîcheur. Loys s'esquive prudemment. Giselle s'empresse, avec une grâce timide et charmante, d'apporter sur la table des gobelets d'étain bien luisants, du lait, quelques fruits, tout ce qu'elle a de meilleur et de plus appétissant dans son buffet rustique. Pendant que la belle Bathilde porte le gobelet à ses lèvres, Giselle s'approche à pas de chatte, et, dans un ravissement d'admiration naïve, se hasarde à toucher l'étoffe riche et moelleuse dont est fait l'habit de cheval de la noble dame. Bathilde, enchantée de sa gentillesse, lui passe sa chaîne d'or au cou, et la veut emmener avec elle. Giselle la remercie avec effusion, et lui répond qu'elle ne désire rien au monde que de danser et d'être aimée de Loys.

La joie est à son comble, lorsque paraît Hilarion portant un manteau ducal, une épée et un ordre de chevalerie trouvés dans la cabane de Loys ; — plus de doute, Loys n'est qu'un imposteur, un séducteur qui a voulu se jouer de la crédulité de Giselle ; un duc ne peut épouser une simple paysanne, même dans le monde chorégraphique, où les rois épousent des bergères ; — un pareil hymen offre d'insurmontables difficultés : Loys ou plutôt le duc Albrecht de Silésie se défend du mieux qu'il peut et répond qu'après tout le malheur n'est pas si grand, et qu'au lieu d'un paysan, Giselle épousera un duc. Elle est assez jolie pour devenir duchesse et châtelaine. « Mais vous n'êtes pas libre, vous êtes fiancé à une autre », répond le garde-chasse. Et, en poignant le cor oublié sur la table, il se met à souffler dedans comme un enragé. Les chasseurs accourent ; Bathilde et le prince de Courlande sortent de la chaumière et s'étonnent de voir le duc Albrecht de Silésie sous un pareil déguisement ; Giselle reconnaît dans Bathilde la belle dame de son rêve, elle ne peut plus douter de son malheur ; son cœur se gonfle, sa tête s'égaré, ses pieds s'agitent et sautillent ; mais bientôt ses forces s'épuisent, elle chancelle, s'incline, saisit l'épée fatale apportée par Hilarion et se laisserait tomber sur la pointe si Albrecht n'écartait le fer avec cette soudaineté de mouvement que donne le désespoir. Hélas ! c'est une précaution inutile ! le coup de poignard est porté ; il a atteint le cœur et Giselle expire, consolée du moins par la profonde douleur de son amant et la douce pitié de Bathilde.

Le second acte est la traduction aussi exacte que possible de la page que je me suis permis de déchirer dans votre livre.

Le théâtre représente une forêt sur le bord d'un étang : de grands arbres pâles, dont les pieds baignent dans l'herbe et dans les joncs ; le nénufar épanouit ses larges feuilles à la surface de l'eau dormante, que la lune argente çà et là d'une traînée de paillettes blanches. Les roseaux aux fourreaux de velours brun frissonnent et palpitent sous la respiration intermittente de la nuit. Les fleurs s'entr'ouvrent languissamment et répandent un parfum vertigineux comme ces larges fleurs de Java qui rendent fou celui qui les respire ; je ne sais quel air brûlant et voluptueux circule dans cette obscurité humide et touffue.

Au pied d'un saule, couchée et perdue sous les fleurs, repose la pauvre Giselle ; à la croix de marbre blanc qui indique sa tombe est suspendu, encore tout frais, le diadème de pampres dont on l'avait couronnée à la fête des vendanges.

Des chasseurs viennent chercher une place favorable pour se mettre à l'affût ; Hilarion les effraye en leur disant que c'est un endroit dangereux et sinistre, hanté par les wilis, ces cruelles danseuses nocturnes qui ne pardonnent pas plus que des femmes vivantes à un valseur fatigué. Minuit sonne dans l'éloignement : du milieu des longues herbes et des touffes de roseaux s'élancent des feux follets au vol inégal et scintillant qui font fuir les chasseurs épouvantés.

Les roseaux s'écartent et l'on voit paraître d'abord une petite étoile tremblante, puis une couronne de fleurs, puis deux beaux yeux bleus étonnés dans un ovale d'albâtre, et enfin tout ce beau corps élancé, chaste et gracieux, digne de la Diane antique et que l'on nomme Adèle Dumilâtre ; c'est la reine des wilis. Avec cette grâce mélancolique qui la caractérise, elle folâtre à la lueur pâle des étoiles, qui glisse sur les eaux comme une blanche vapeur, se balance aux branches flexibles, voltige sur la pointe des herbes comme la Camille de Virgile, qui marchait sur les blés sans les courber, et, s'armant de son rameau magique, évoque les autres wilis, ses sujettes, qui sortent avec leurs voiles de clair de lune des touffes de jonc, des massifs de verdure, du calice des fleurs, pour se joindre à la danse ; elle leur annonce qu'il

y a cette nuit réception d'une nouvelle wili. En effet, l'ombre de Giselle, droite et pâle dans son suaire transparent, jaillit soudainement de terre à l'appel de Myrtha (c'est le nom de la reine). Le suaire tombe et disparaît. Giselle, encore transie de l'humidité glaciale du noir séjour qu'elle quitte, fait quelques pas en chancelant et en jetant des regards d'effroi sur cette tombe où son nom est écrit. Les wilis s'en emparent, la conduisent à la reine qui lui attache elle-même la couronne magique d'asphodèle et de verveine. Au toucher de la baguette, deux petites ailes inquiètes et frémissantes comme celles de Psyché se développent subitement sur les épaules de la jeune ombre, qui, du reste, n'en avait pas besoin.

Un jeune homme s'avance éperdu, fou de douleur, les yeux baignés de larmes ; c'est Loys, ou Albrecht, si vous l'aimez mieux qui, trompant la surveillance de ses gardiens, vient visiter la tombe de sa bien-aimée. Giselle ne résiste pas à la douce évocation de cette douleur si vraie et si profonde ; elle entr'ouvre les branches, et penche vers son amant agenouillé, son charmant visage illuminé d'amour. La légère apparition, suivie d'Albrecht, se met à voltiger coquettement. Mais voici que les wilis reviennent. Giselle fait cacher Albrecht ; elle sait trop

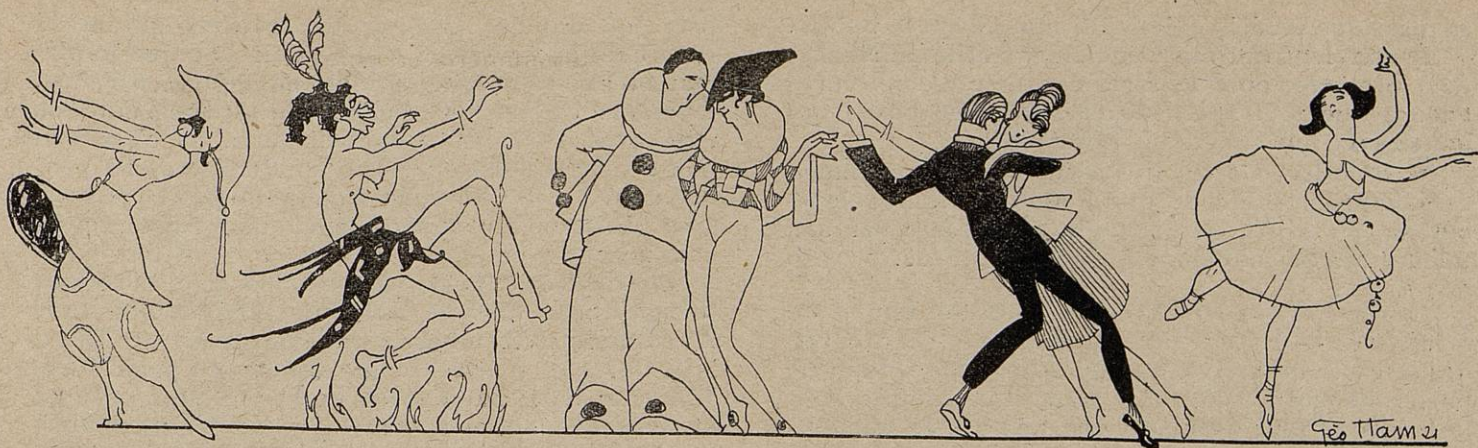
le sort qui l'attend s'il était rencontré par les terribles danseuses nocturnes. — Elles ont trouvé une autre proie : Hilarion s'est égaré dans la forêt ; un sentier perfide l'a ramené à l'endroit qu'il fuyait tout à l'heure. Les wilis s'emparent de lui, se le passent de main en main ; à la valseuse fatiguée succède une autre valseuse, et toujours la danse infernale se rapproche du lac. Il se relève et fait de nouveaux efforts pour s'échapper : un mur dansant lui ferme partout le passage, on l'étourdit, on le pousse, et, en quittant la main froide de la dernière danseuse, il trébuche et tombe dans l'étang.

Qu'est-ce qu'Hilarion, qu'un danseur pour tant de danseuses ? Moins que rien. Une wili, avec ce flair merveilleux de la femme qui cherche un valseur, découvre Albrecht dans sa cachette. A la bonne heure ! en voilà un qui est jeune et beau et léger ! « Allons, Giselle, faites vos preuves ! qu'il danse jusqu'à mourir ! » Giselle entraîne son amant vers la tombe qu'elle vient de quitter, lui fait signe d'embrasser la croix et de ne pas la quitter quoiqu'il arrive. Giselle danse d'abord timidement et avec beaucoup de retenue ; puis son instinct de femme et de wili l'emporte ; elle s'élançait légè-

rement et danse avec une grâce si voluptueuse, une fascination si puissante, que l'imprudent Albrecht quitte la croix protectrice et s'avance les mains tendues, l'œil brillant de désir et d'amour. Le fatal délire s'empare de lui, il pirouette, il saute, il suit Giselle dans ses bonds les plus hasardeux ; dans la frénésie avec laquelle il s'abandonne perce le secret désir de mourir avec sa maîtresse et de suivre au tombeau l'ombre adorée ; mais quatre heures sonnent, une ligne pâle se dessine au bord de l'horizon. C'est le jour, c'est le soleil, c'est la délivrance et le salut. Fuyez, visions des nuits ! fantômes blafards, évanouissez-vous ! Une joie céleste brille dans les yeux de Giselle : son amant ne mourra pas, l'heure est passée. Les wilis s'éteignent, se fondent et disparaissent. Giselle elle-même est attirée vers sa tombe par un ascendant invincible. Albrecht, éperdu, la saisit dans ses bras, l'emporte en la couvrant de baisers et l'assoit sur un tertre fleuri ; mais la terre ne veut pas lâcher sa proie, l'herbe s'entr'ouvre, les plantes s'inclinent en pleurant leur larmes de rosée, les fleurs se penchent... Le cor résonne ; Wilfrid, inquiet, cherche son maître. Il précède de quelques pas le prince de Courlande et Bathilde... Cependant les fleurs envahissent Giselle ; on ne voit plus que sa petite main diaphane... La main elle-même disparaît, tout est fini ! — Albrecht et Giselle ne se reverront plus dans ce monde.



Hélène SMIRNOVA, Elsa KRUGER et ROMANOFF
dans la *Nuit Andalouse*.



LA DANSE A TRAVERS LE MONDE PARIS

12 février. — LA PETITE SCÈNE. — *Festival Ronsard.* — La « Petite Scène » cette très intéressante association d'amateurs éclairés, consacra à Ronsard, en l'hôtel de Mme Cedenkoven, une soirée fort réussie et dont la qualité généreuse laissa échapper à souhait tout le charme d'un passé délicat et, dans tout son éclat, gracieux.

Toute l'âme du gentilhomme vendômois, au doux souvenir, jeta son ardeur et sa sève au cours de ce spectacle, notamment dans les danses qui furent exécutées et qui étaient, paraît-il, choisies parmi celles que Ronsard aimait tout particulièrement.

Mme Suzanne de Saint-Maur et M. Pierre Marguerite dansèrent successivement en effet, *la Pavane d'Angleterre avec gaillarde*, une *Pavane* et deux *Branles de Champagne*, tous en leur essence d'ailleurs fort simples et peu surannés. En costumes, aussi savamment artistiquement reconstitués, ces deux interprètes donnèrent à leur exécution le souffle même des odes, dites pindariques, ce qui équivaut à dire, à mon sens, que, malgré une certaine enflure de style, elle contient une harmonie suffisante du fait d'une incroyablement douce variété de rythmes.

Mme Jane Erb dansa aussi *le branle* et *le tourdein* d'une manière fort aisée et gracieuse.

Dans cette pieuse manifestation, ces danses eurent le grand mérite de faire sentir, au fond de tous les cœurs qui battaient avec ferveur, les battements de celui même du délicieux poète français dont l'invisible présence était un dictame pour tous ceux qui

craignent l'oubli de notre beau patrimoine chorégraphique, de notre passé charmant.

15 Février. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Boris Kniaseff et sa Compagnie.* — Cette manifestation ne pouvait que présenter un intérêt tout spécial puisqu'elle constituait le 45^e Vendredi de la Danse, et l'on sait l'éclectisme et la richesse de cette série qui permet depuis deux ans, au grand public d'applaudir les genres les plus divers et les meilleurs danseurs des deux continents.

C'est un tout jeune maître de Russie qui fut présenté cette fois : Boris Kniaseff qui étudia l'art du ballet avec les plus grands chorégraphes russes, Legat et Mortkine. Nous l'avions d'ailleurs déjà applaudi, sur différentes scènes parisiennes. Il nous est apparu — empressons-nous de le dire — en progrès évidents. Il nous soumit ses plus récentes créations en matière de ballet russe et il y apporta, ma foi, une note personnelle digne d'un grand intérêt.



M. Boris KNIASEFF

Photo H. Manuel

Rendez-vous manqué, ballet comique et *Promenade*, délicieux ballet style Directoire, qu'il interpréta avec Mlle Karinska et M. Dorsdoff, nous ont permis d'apprécier son art de maître de ballet et sa technique volontaire et athlétique, où toute son ardeur juvénile n'en est pas moins très justement nuancée.

Dans ses divertissements chorégraphiques, dans *le Feu*, de Ruggiero Gerlin et *le Mendiant*, de Saint-Saëns, qu'il dut bisser, son jeu, ses énormes « grandes cabrioles », ses chutes soudaines et à sensation,

sa plastique étudiée et jolie lui conquièrent le public.

Il convient de louer également Mlle Karinska, déjà nommée, dont le style est plein d'enjolivures encore que tout spontané et Mlle Yessipova, qui danse avec une eurhythmie séduisante.

M. Ruggiero Gerlin, qui assurait la partie musicale du programme, fut tantôt pianiste, tantôt claveciniste, mais il nous enchanta sans cesse par son talent, tant de compositeur que de virtuose.

16 Février. — RECTORS CLUB. — *Laura de Santelmo*. — Harry Pilcer présente, à ce cabaret, des attractions chorégraphiques de qualité. Nous ne parlerons pas des danseurs Gaston et Andrée dont nous avons tout dernièrement analysé le numéro, alors qu'ils étaient si justement applaudis sur le plateau de l'Olympia, et que nous reverrons sans doute prochainement dans la nouvelle revue des Folies-Bergère.

Mais nous nous arrêterons un instant à la danseuse espagnole Laura de Santelmo, dont le style à la fois âpre, sonore et chaud, mérite bien quelques lignes.

Brune, comme il convient, d'aspect dur, buté, caprin plus que d'usage, ses danses agissent sur nous comme un fer rouge et pourtant ses pas ne chantent que la chanson éternelle des danseuses aragonaises et andalouses à robes à chenille. Mais chez elle pas de langueur, pas de douceur. Elle ne voltige pas. Elle ne frémit pas. Elle passe et creuse, corrode.

De grâces outrées, elle évoque un air brûlant, plein d'ardeur et d'odeurs capiteuses. Ses amours sont des combats, des étreintes folles, interrompues par la seule lassitude. Des grands élans, qui attirent des rêves trop violents, mais qui savent faire sentir que ce ne sont, somme toute, que de pauvres gestes humains crispés et où ne s'ammoncellent que des dépit.

Les danses de Mlle de Santelmo ont de la grandeur. Pourquoi ne sont-elles pas imprégnées tant soit peu de sérénité ? Elles y gagneraient certainement car elles mettraient ainsi davantage en relief son corps fier et tumultueux qui va et ira, semble-t-il, toujours, sans défaillir.

18 Février. — ALHAMBRA. — *Ludmila Barache et Vladimir Worontzoff*. — *Mlle Damy* — *The Academy Girls*. — Ce n'était pas la première fois que nous venions voir Mlle Ludmila Barache. Heureusement pour nous. Car si nous l'avions jusqu'ici toujours applaudie, il n'en fut pas de même ce jour où, il faut bien l'avouer, elle fut, d'un bout à l'autre de son numéro, absolument décevante.

C'était en matinée du samedi, devant une salle quasi vide. En fut-ce la raison ? Si oui, ce n'en est pas une. Et, une fois de plus, cela nous permet de nous féliciter de ne pas toujours aller aux premières ou répétitions générales des spectacles. Il est en effet inadmissible qu'une artiste de notoire valeur soit assez peu conscienceuse pour saboter de parti

pris son numéro et pour des raisons qui ne la regardent aucunement. Elle ne doit voir que le plateau où elle va exhiber son art ou, n'y pas paraître. C'est par de pareils relâchements qu'on ruine les tentatives d'art dans les music-halls. Et c'est bien mal servir la danse classique. Peut-être, on peut l'admettre, Mlle Barache n'était elle pas en possession de tous ses moyens pour une raison quelconque, et il y en a...

En tous cas, nous ne pouvons que constater qu'aussi bien dans *la Valse de Strauss* que dans *Roxana marche* et dans *la Rhapsodie de Liszt*, Mlle Barache, tout d'ailleurs comme son partenaire, Vladimir Worontzoff, déconcerta par un continuel et coupable laisser-aller. Toutes ses pointes, tous ses déboulés, toutes ses figures furent escamotés. Ses attitudes veules, son manque total d'entrain et d'élan, ne nous permirent pas, de bonne foi, d'y trouver le moindre attrait.

Aussi ne pouvons-nous que louer le public qui attendit le baisser du rideau avec dévouement.

Mais nous eûmes le plaisir de voir ensuite dans un sketch que donnaient Mlle Devilder et M. Vitry, une aimable danseuse, Mlle Damy, de fort jolie et menue plastique et qui paraît bien près de la belle chorégraphie classique. Sa composition a été, on le sent, laborieuse, mais sa présentation est bien charpentée et d'une ligne si ferme, si soutenue qu'on regrette de la voir entourée de fantaisistes ultra-modernes qui pourraient être bien dangereux pour son harmonie naturelle. Il n'en est rien. C'est donc par sa seule personnalité qu'elle évite au sketch entier l'insipide du conventionnel retapé et le fatigant de la fantaisie raisonnée, murie, sèche. Et cela seul montre un rayonnement peu banal et que Mlle Damy est à même d'utiliser, mais d'autre façon,

pour son plus grand bien et notre plaisir.

Il y a, en outre, les huit Academy Girls qui ont, toutes, bien des qualités chorégraphiques. Elles savent à merveille créer une atmosphère qui ne sépare pas la réalité de la fiction. Jolies, gracieuses, inventives, elles s'harmonisent dans une ambiance chaude et dans une série d'ensembles élégants.

Il y a aussi une danseuse, La Sevillanita, qui danse une très vague bourrée-java avec des castagnettes et sur un tango argentin. Elle est jusqu'ici, sans conteste, la Torquemada de la danse espagnole.

19 Février. — LES DEUX ANES. — *Mlle Jasmine*. — Dans la féerie montmartroise : *l'Oiseau vert*, il était juste qu'il y eût un papillon pour voler au-dessus des parfums de la jolie corbeille, présentée par M. Ferréol.

Nous eûmes la chance que Mlle Jasmine fut cet insecte ailé. On ne pouvait en effet mieux choisir, car cette artiste qui connut une rapide notoriété, trop rapide pour elle peut être, représente des qualités classiques intéressantes et qu'il convenait d'utiliser. D'autant qu'elle a certainement beaucoup travaillé à épurer son style, et à tel point qu'il ne



Mlle JASMINE

Photo H. Manue

m'étonnerait pas qu'elle fit bientôt parler d'elle à nouveau sur des scènes de plus grand ordre et, sans méchanceté, à plus juste titre qu'autrefois.

Dans *l'Oiseau vert*, on regrette de ne pas la voir beaucoup. Mais, fin nuage, fine houppe, elle suffit à poudrer coquettement la spirituelle fêrie par l'expertise de ses petits pieds et la grâce nerveuse de toute sa personne.

Ses attitudes ont de l'amplitude, de l'aplomb. Il lui faut cependant surveiller le port de ses bras et ses gestes parfois maigres, bref, unifier un peu son attrait.

Il n'en reste pas moins que cette artiste comprend son art et qu'elle sait l'animer, le parer, lui donner une vie propre, ardente et multipliée.

20 Février. — OLYMPIA. — *Maria y Montès*. — Ce music-hall, qui nous gâte si souvent au point de vue chorégraphique, nous présentait la « jolie danseuse brésilienne, Maria y Montès ». Jolie ? Certes ! Danseuse ? Sa plastique par trop sculpturale y nuit peut être bien un peu ! Il n'y avait, hélas ! pas que cela qui la desservait ce jour où nous la vîmes.

Dans une danse espagnole « *Zaffarenco* », puis dans un tango brésilien « *Como la Va* », enfin dans une danse gitane « *Mi Sultano* », Mlle Maria y Montès ne nous montra rien de nouveau et, pis, rien d'intéressant.

Elle se contenta de paraître, de sourire, de faire valoir son corps avec force mouvements de bras. Ce n'eut même pas été de l'art truqué sans son partenaire qui, seul, dansa, mais, lui, avec bien des qualités. La volubilité chorégraphique de celui-ci fut en effet telle qu'il en arriva à faire croire que sa danseuse se mettait enfin à son unisson. Il eut de la vigueur, de l'élévation, de la grâce, une étonnante souplesse et un remarquable allant qui n'était pas sans couleur.

Sans aucun doute, Mlle Maria y Montès était ce jour là malade ou fatiguée et laissa le soin d'accomplir son numéro à son danseur. Si l'on en juge par le programme qui ne porte même pas le nom de ce dernier et si l'on en peut déduire que Mlle Maria y Montès lui est, en temps ordinaire, sinon supérieure du moins égale, concluons que le public de l'Olympia n'eut pas de chance ce jour là et que la fameuse danseuse brésilienne ne fut, très exceptionnellement, que jolie.

22 Février. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Toshi Komori et Sakaë Ashida*. — Nous avons déjà parlé, lors de leur séjour à « l'Atelier » de Dullin, de ces danseurs japonais, lesquels illustrèrent de leur art, qui a la puissance et la poésie de ce pays d'Extrême-Orient, le 46^e Vendredi de la Danse.

Toshi Komori, du Théâtre Impérial de Tokio, incarne, répétons-le, l'art séchement classique de la danse japonaise, l'école de Wakayagi. Sakaë Ashida

représente, lui, au contraire, la nouvelle école occidentalisée.

Le premier, notamment dans la danse *Matsu-no-Midori*, qu'on exécutait à l'occasion des grandes fêtes et réjouissances, dans *Echigoyischi* et dans la *danse grotesque*, nous a montré de nouveau qu'il pouvait traiter avec la même noblesse d'interprétation des sujets aussi variés que l'est son inspiration. Celle-ci, elle-même, seconde excellemment les rites dansants qui remontent aux temps les plus reculés des Dieux du Japon et que Toshi-Komori pieusement conserve dans toutes ses danses.

Le second, Sakaë Ashida, dans ses très brèves *danse guerrière, danse du diable, danse Harakiri*, décèle un tempérament vigoureux, enthousiaste, toujours lucide, une technique probe, chaleureuse, toujours maîtresse d'elle-même, puisqu'elle emprunte, parfois elle aussi, aux coutumes locales. Avec cela, une acuité d'interprétation profonde, originale, toujours sincère, qui humanise notre rêve japonais, momifié par son compagnon.

Ainsi qu'on le voit, les Vendredis de la Danse ne font pas de leurs adeptes des oiseaux captifs dont le vol est condamné. Ils leur font entreprendre au contraire — et allègrement — un alerte et instructif voyage dans le Monde dansant de l'Espagne à l'Extrême-Orient, de la Scandinavie à l'Orient. Au milieu de tant de rayons, comment ne pas se faire un juste idéal où la beauté dans la danse n'est plus qu'essor et lumière ? Combien tous les fidèles de Terpsichore doivent de reconnaissance à la Comédie des Champs-Élysées pour son cycle des Vendredis qui est une véritable croisade.

24 Février. — GAUMONT-PALACE. — *Festival Saint-Saëns*. — Ce festival dépassa le cadre ordinaire des galas

que donne parfois cet établissement. Ce fut en effet un programme unique et une magnifique exécution qu'il nous offrit durant toute une semaine.

A de très notoires artistes lyriques et symphoniques, s'ajoutait un ballet « *la Danse macabre* », qui fut accueilli très chaleureusement par le public de l'ancien hippodrome. Dans un décor hallucinant et plus de divagation que d'imagination, Mlle Karinska, la partenaire de Boris Kniasseff, fut une Pierrette exquise qu'elle anima à merveille de sa beauté et de sa grâce, et Mlle Renée Giraud, un aérien Arlequin. Le mime Georges Wague et Louis Père les accompagnaient. Une impression de très pure qualité se dégagea de cette interprétation. Elle était bien due à cette œuvre d'inspiration émouvante dont la large facture chorégraphique, ne fut — félicitons-nous en — jamais trahie.

Jean BRUN-BERTY.



Photo H. Manuel
Mlle MARIA Y MONTÈS

A L'OPÉRA

Pas de grands événements à l'opéra, ce mois-ci ! Par contre beaucoup de petits. Il est vrai que tout est relatif et que les intéressés au contraire jugent qu'il leur est advenu des choses considérables.

Mais, du point de vue général, la création d'un ballet importe plus qu'un mariage ou qu'une naissance.

Nous n'avons donc pas eu de création : celle de *Siang-Sin*, prévue, comme je l'annonçais, le mois dernier, pour le 3 mars, a été reportée au 12, puis au 17.

En attendant, les répétitions succèdent aux répétitions. On nous annonce un chef-d'œuvre chorégraphique. Mais on en a tant annoncé qui ne sont jamais venus, que j'éprouve quelque méfiance. Pourtant M. Léo Staats a longuement étudié son sujet et les danseuses ont répété avec conscience. Voilà déjà deux gages de succès.

Quand je dis que les danseuses ont répété avec conscience, j'exagère peut-être un peu et j'en sais qui ont encouru de sévères amendes pour avoir failli à leur devoir chorégraphique, l'une même a été bien près de se voir retirer son rôle. Mais ce sont là des cas exceptionnels.

Cette absence aux répétitions me fait songer à un mariage dont on parle beaucoup. On dit qu'un sujet serait sur le point d'épouser un abonné et que celui-ci désirerait voir sa future épouse se retirer du théâtre. Voilà qui serait fâcheux, car c'est une belle carrière qui risque d'être ainsi brisée.

Un mariage plus positif a été célébré le 10 mars, en l'église St-Bernard de la Chapelle. C'est celui qui unit M. Fernand Marionno ex-premier sujet de l'Opéra et Mlle Renée Carpentier. Nos compliments aux jeunes époux !

J'ai parlé également de naissance... Mais nous avons encore quelques mois devant nous pour aborder ce sujet.

L'Opéra s'est enrichi d'un danseur. C'est M. Pierre Thomas qui avait quitté l'Opéra en 1910. Il avait alors fait une tournée en Amérique avec M. Gustave Ricaux, avait figuré dans une troupe de ballets russes puis était devenu professeur au cours de M. Léo Staats. M. Pierre Thomas qui a repris sa place parmi les sujets le 1^{er} mars, a fait sa rentrée le 2, dans *Faust*.

M. Bell, enfin rétabli, a fait sa réapparition à l'Opéra, il réintègrera bientôt le corps de ballet académique.

Mlle Rousseau qui est maintenant complètement guérie, a repris, le samedi 23 février, le rôle de Phryné du ballet de *Faust* qu'elle n'avait pas dansé depuis plusieurs mois. Elle y a retrouvé son succès de naguère.

Ce même soir, ou plutôt le lendemain matin, puisque la chose eut lieu après minuit, elle dansait une « sabottière » au Claridge, pour une fête de bienfaisance. Avec elle figuraient au programme de cette soirée : Mlles Damazio, Roselly et Lorcía, qui exécutèrent le fameux pas de trois de *Suites de Danses* et MM. Thariat, Brieux, Duvonoy et Maëlli qui dansèrent, avec leurs partenaires, des fragments de Schubert.

Mlle Rousseau dansait, le lendemain, le rôle de la Poupee Provençale de *La Nuit Ensorcelée*, rôle que tient à l'ordinaire Mlle de Craponne.

Le Samedi 1^{er} mars, au cours d'une conférence faite, au Théâtre de l'Etoile par M. Louis Schneider, Mlle Zambelli et M. Aveline interprétèrent des danses de style et de caractère et Mlle Yvonne Franck des danses rythmiques.

Je ne saurais passer sous silence la parution du livre de M. André Levinson : *La Danse au Théâtre*, où il a recueilli tous les articles qu'il avait publiés depuis deux ans à *Comœdia*. La parution de cet ouvrage touche en effet l'Opéra de près, puisque M. André Levinson s'est fait le champion de la danse classique et que l'Opéra de Paris est le dernier refuge de la grande tradition académique.

La Danse au Théâtre n'est pas seulement un ouvrage attachant par la qualité du style et la vie qui anime toutes les phrases, il est surtout l'ouvrage sincère et franc d'un critique qui se refuse à toute concession et qui, s'il ne tient jamais compte de l'intérêt, répudie jusqu'à l'amitié lorsqu'il accomplit sa mission.

C'est en effet une véritable mission que s'est donnée M. André Levinson, il a entrepris la « défense et illustration » de la danse classique et seul il pouvait le faire. Vingt années d'études sur la danse de tous les peuples et de tous les pays lui confèrent une autorité unique et une compétence inégalable. Et il n'avance rien qui ne soit étayé par un principe et qui ne trouve son explication logique dans une grande loi esthétique.

Car il n'est pas seulement un érudit, il possède un goût sûr qui, en cette matière, vaut mieux encore que toutes les connaissances techniques,

Sa rude franchise lui a valu un nombre respectable d'ennemis — ce dont il se soucie peu d'ailleurs — et ses victimes n'ont point manqué de lui reprocher un aveuglement partiel en faveur de sa chère danse classique. Or M. André Levinson est impartial autant qu'un homme peut l'être. Toutes les tentatives d'art chorégraphique sollicitent et retiennent son attention. On

Photo G. L. Manuel frères



Mlle SCHICKEL

s'en avise rapidement en feuilletant son livre ; ce livre glorifie parfois les rythmicistes qu'on lui reproche de détester et massacre impitoyablement quelques-unes de ces danseuses classiques devant lesquelles on prétend qu'il est en extase.

La vérité est que M. André Levinson déteste cordialement une certaine catégorie de gens : les « bluffeurs ». Pour ceux-là il est impitoyable et va jusqu'à la cruauté.

A l'heure actuelle, on s'improvise étoile en quinze jours, on fonde une école de danse et l'on emprunte aux danseurs munichoïses de nébuleuses théories. Le public, bien entendu, ne comprend goutte à ces manifestations, et, par cela même, les juge d'un ordre supérieur. Mais si l'on peut tromper un spectateur ingénu, on met plus malaisément en défaut un homme de goût qui a, depuis de longues années, étudié la danse et médité sur elle.

M. André Levinson a déclaré la guerre aux faux artistes, sans distinction d'école, son tableau de chasse est déjà important ; puisse-t-il s'accroître encore ! Partout où il se trouve en présence d'un travail probe, que ce soit au music-hall — qu'il ne considère pas, loin de là, comme un genre inférieur — ou à l'opéra, il est toujours prêt à applaudir, et son applaudissement est toujours raisonné et justifié.

Nous devons le remercier de la tâche qu'il a entreprise d'assainir nos scènes parisiennes ; lui rendre grâce de nous éclairer et de nous instruire ; parmi les historiographes de la danse, son nom demeurera auprès de celui des Cahusac, des Noverre et des Blasis.

André RIGAUD.

PROVINCES

Angers.

La danse y fut durant tout l'hiver fort en honneur, grâce aux professeurs Letournel qui se sont dépensés sans compter tant dans la direction des bals donnés à l'Hôtel de Ville — bals des Sarthois, des Etudiants angevins, des Médailleurs militaires — que dans ceux donnés par ces professeurs eux-mêmes — bals de l'Armistice, du Nouvel an et bal de Fêtes.

A noter, au bal du Nouvel an, le gros succès remporté par M. Letournel et sa fille aînée, Mlle Renée dans une *Gavotte Louis XI*, une *Polonaise*, dans les costumes de laquelle notre photo les reproduit ici, une *Bourrée bretonne* et une *Angevinette*. Dans cette série de danses travesties, exquisées de grâce et de charme surannées, les exécutants prouvèrent qu'ils possédaient à fond leurs classiques chorégraphiques, et qu'ils savaient y ajouter une sensibilité toute particulière qui ne nuisait pas — bien au contraire — à leurs lucides compositions qui furent acclamées, comme elles le méritaient.

Dijon.

Le bal de l'Hôtel de Ville vient d'avoir lieu. Il a été des plus réussis et il a dépassé en gaieté et en splendeur tous ses précédents.

C'est dans les magnifiques salons de l'ancien palais ducal et des Etats de Bourgogne que se déroula cette belle manifestation, où la beauté s'alliait à l'art.

Une place très importante était laissée à l'élément spectacle. C'est ainsi que l'on assista à un très gracieux ballet dansé par de jeunes Beunoises — costumées en vendangeuses — avec le bavolet, la camisole et le tablier — de charmantes jeunes filles dansèrent le quadrille français avec une telle grâce, une telle noblesse d'attitudes que des applaudissements prolongés et unanimes saluèrent leur numéro.

Puis Mme Droz-Jacquín, professeur de danse diplômée des Académies de Paris et Suisse, dont le talent est très apprécié par tous, présenta plusieurs numéros de danses bourguignonnes des quinzième et seizième siècle et de danses modernes où elle excelle. Elle obtint un grand succès, comme on s'en doute, notamment dans sa danse le *Branle de Bourgogne*, avec son partenaire M. Mornirolli.

Ces attractions se terminèrent par des ballets modernes très bien réglés et dansés avec autant d'art que d'élan par les gracieuses ballerines du théâtre.

Lille.

Au cours d'une très brillante soirée mondaine, nous eûmes dernièrement le plaisir de voir danser Mlle Anny Berté, qui remporta, disons-le de suite, un fort joli succès.

Dans une *Danse japonaise*, dans *Sabotière hollandaise*, musique de Gustave Chiron et enfin dans la *Java basculée* qu'elle danse aux Variétés, cette artiste captieuse et svelte ne cessa d'être tout harmonie. Elle nous

révéla de très sérieuses qualités techniques auxquelles elle allie une grâce souriante, comme d'ailleurs un style facile et spontané.

Toutes ses danses furent fort bien réglées.



Mlle BERTY

Photo P. Darby

Limoges.

Dernièrement, dans la grande salle des fêtes de l'Hotel de la Paix, a eu lieu un bal, organisé par la Croix-Rouge. Ce fut un succès, et à tel point qu'on peut le classer bien en tête des plus belles fêtes de la saison. L'assistance était particulièrement choisie et réunissait l'élite de la société limousine.

A noter également les deux bals organisés par la Ligue Maritime Coloniale et l'Association des officiers de complément.

D'autre part, le professeur André Lachaud, dans ses différents cours de danse continue à obtenir le plus grand succès avec ses exhibitions de « blues ».

Nantes.

Peu de choses à noter, sinon le beau succès remporté par Mlle Yvonne Solange, danseuse étoile, dans le ballet du *Trouvère*, au Théâtre Graslin. Cette artiste puissante et à la fois gracieuse sert avec une aisance admirable toutes les finesses du rythme. De souplesse remarquable, elle allie à une technique sûre une inspiration personnelle du meilleur goût et sans défaut.

Nice.

Carnaval vient de faire son entrée triomphale dans sa bonne et joyeuse capitale et son peuple en profite pour rire et gambader à cœur joie.

A côté des manifestations carnavalesques de toutes sortes et qui comportent vegliones, redoutes, bals populaires et bals d'enfants, les grands hotels organisent eux aussi des fêtes avec un grand déploiement de luxe et de richesse. Après le *Banquet chez le Proconsul*, dont nous avons déjà parlé, nous eûmes une *Fête Russe* et une *Fête Directoire* et ces soirées dansantes ont connu des affluences considérables. Il ne nous semble pas utile d'insister davantage.

A signaler aussi le *Gala des Violettes*, imaginée par M. Edgard Baudoin, au Perroquet.

D'autre part, au Théâtre Victor Hugo, le *Coq d'Or*, la célèbre compagnie petersbourgeoise, donne une série de représentations qui se déroulent au milieu de l'enthousiasme général.

Abordons plutôt la danse classique. Certes, elle n'a pas été particulièrement favorisée ce mois-ci qui fut absorbé par les représentations, du *Hulla*, de *Gladys* et du *Gardian* notamment, lesquels opéras ne com-

portent pour ainsi dire pas de divertissement.

Auparavant, nous avons eu heureusement l'extrême plaisir d'applaudir à l'Opéra, *Hamlet*, dont l'affiche avait attiré bien des amateurs, la dernière représentation de ce chef-d'œuvre ayant eu lieu ici en 1914.

Mlle Ratteri nous ravit par sa beauté et son talent.



M. LETOURNEL et Mlle RENÉE

ETRANGER

Pays-Bas.

LA HAYE. — La résidence de la reine Wilhelmine a toujours été pour la Hollande le centre où la danse est le plus prisee et où elle compte le plus d'adeptes.

Pendant l'été, Scheveningue, cette splendide ville d'eaux, ouvre, elle aussi, de nombreux dancings, mais quelques uns seuls restent ouverts en hiver et encore simplement trois soirs par semaine.

Malheureusement pour les danseurs, à Scheveningue comme à La Haye les jazzbands y sont interdits par le Conseil municipal et seuls les orchestres ont le droit de jouer fox-trotts, blues, steps et tangos en vogue. Ils sont du reste, reconnaissons-le, à hauteur de leur tâche et tous les dancings n'en sont pas moins toujours combles.

Parmi les académies de danse de La Haye, celle de M. Meulmann est actuellement la plus en vogue et ce courant n'est pas dû qu'au snobisme mais bien à l'excellente instruction chorégraphique qui y est donnée, toujours en éveil et jamais en défaut. Naturellement, il revient de droit à M. Meulmann, et à ces divers titres, de préparer le concours national pour le championnat de danse.

Cette compétition passionna ici les esprits et un grand nombre de participants y a été enregistré. Seuls les résultats du concours préliminaire sont actuellement connus. Nous reviendrons donc sur les résultats définitifs de ce championnat.

AMSTERDAM. — Une grande fête de nuit, organisée dans Bellevue par le célèbre professeur de danse, Yardaz, aura bientôt lieu, en l'honneur du championnat de danses dont nous parlons ci-dessus.

Le succès de cette fête s'avère certain et tout particulièrement brillant.

Notons que des fêtes semblables sont organisées dans le même but, dans les principales villes de Hollande, Rotterdam, Breda, Alkaar, etc.

Canada.

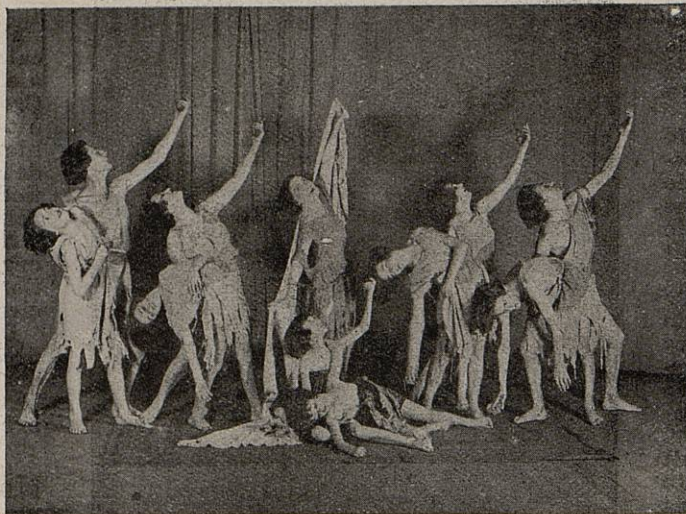
MONTREAL. — Succédant au trio Gomez qui reçut un accueil des plus chaleureux et des plus mérités, la danseuse Calliope Charissi triomphe actuellement avec ses dix enfants. Car on sait que cette danseuse classique fait sa tournée dans le monde, accompagnée de ses dix fils et filles, tous danseurs et plus, fins danseurs.

Ils remportent un succès des plus vifs. Leur art est d'ailleurs attrayant par sa seule réalisation plastique. Leurs ensembles, pleins de cohésion, font surgir des impressions colorées et fondues, exprimées en caractères chorégraphiques impeccables.

Notre photographie donne du reste une idée de ce que peuvent être leurs danses, successions de poses hiératiques ou expressives, dont on ne peut que goûter la haute qualité,

Allemagne.

La plus remarquable des manifestations chorégraphiques de ces derniers temps à Berlin a été à coup sur celle de Rudolph von Loban, au Théâtre Nollendorf. Elle



La famille CHARISSI

révélaît au public les tendances les plus neuves de la danse d'art, celles qu'il a exposées dans son *Monde du Danseur*, édité chez W. Seifert, à Heibronn, et dans la petite brochure qu'il fit à l'occasion de son spectacle. « L'idéal » y dit-il est de hâter l'événement de la danse pure, donc d'arriver à renoncer à tout auxiliaire d'ordre vestimentaire et décoratif, voire musical. Toute richesse de la scène est une gêne pour le danseur ; ni le poète, ni le musicien ne doivent inspirer ce dernier, mais la seule et unique danse. La musique doit découler de la danse, donc être composée d'après elle. Les uniques facteurs de l'œuvre d'art en la matière sont « l'émotion de départ » et le rythme souverain. Si le spectateur arrive à participer à ce même mouvement

directement et sans artifices, s'il arrive lui aussi à connaître la beauté de ce monde que l'artiste lui ouvre, le but aura été atteint. »

Cette participation de l'esprit de l'assistance à l'œuvre du danseur se réalisa le mieux lors du très beau numéro « *Le Temple chancelant* » poème chorégraphique où

18 hommes et femmes vêtus de rouge apparaissent sur une scène uniformément tendue de noir et dont un seul moment — quelques sauts et bonds — trouble la solennité générale.

Bien entendu, nous avons là le plus absolu contraste avec les conceptions de Richard Wagner sur « l'œuvre d'art collectif ». Pourtant ce genre là a assurément de son côté une immense valeur pour le développement de la Danse. Mais, dans cette parfaite indépendance des branches : couleurs, musique et poésie, des productions tout à fait accessibles à tous peuvent-elles exister, peuvent-elles enthousiasmer et soulever la collectivité ?

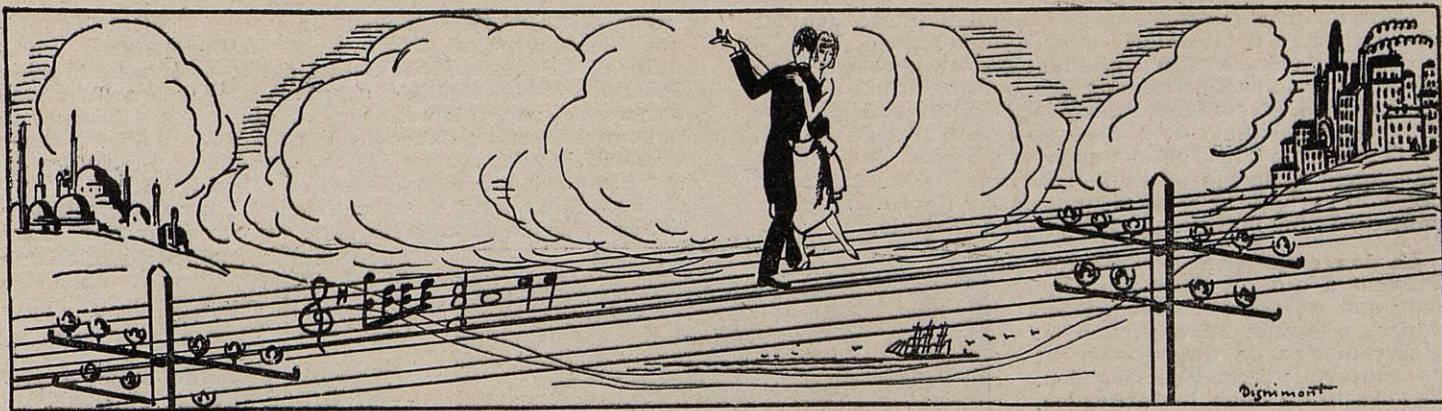
Autres très intéressants spectacles à mentionner dans ce domaine : *Hilde Schervier* qui se spécialisa dans l'art « minéralogique » et danse *la danse du cristal* et celle de *l'opale*. Elle ne réussit pas à convaincre bien que ses costumes eussent quelque attrait. Le reste du programme qu'elle présenta à la *salle Bütner*, était très original. Il comprenait trois danse de caractère : une geisha du Japon, une fille du Moulin Rouge et une girl de Favenziehn, des danses masculines, celle d'un révolutionnaire et d'un spartakiste. Enfin Helde Schernier caractérisa mieux encore l'attitude d'un voleur, son glissement reptilien, son angoisse, son larcin et

la joie qu'il lui cause et enfin la terreur d'être surpris et la fuite.

Des grands bals de la saison, c'est assurément celui de l'Union Berlinoise de la presse qui a remporté, comme chaque année, le plus grand succès. Gudrun HILDEBRANDT,



Mme Gudrun HILDEBRANDT



ECHOS ET INFORMATIONS

Les grands Bals de la Saison. — Nous n'entreprendrons pas la tâche de parler de tous les bals qui ont eu lieu ces derniers temps à Paris. Les mois de février et mars sont trop fertiles en plaisirs chorégraphiques. On se réunit avec empressement sous un prétexte quelconque : causerie, conférence, distribution de récompenses, vente de charité, auditions musicales, banquet corporatif, mais en réalité on est surtout attiré par la perspective d'une sauterie finale. On ne concevrait pas qu'à l'époque du carnaval la danse ne fut l'épilogue de toute réunion.

Que dire dès lors des fêtes innombrables qui se sont déroulées dernièrement avec la danse comme unique objet ?

L'entrain qui les a toutes caractérisées est la meilleure réponse aux esprits chagrins qui prétendent que la vogue de la danse est en décroissance. Le carnaval se meurt, il est vrai, mais fort heureusement les joies du rythme lui ont survécu. L'hiver qui s'achève nous en a fourni la preuve.

Ainsi, par exemple, la journée du mardi-gras a été cette année particulièrement maussade ; par contre, le bal masqué qui eut lieu le soir à l'Opéra a battu le record de la plus folle gaité. Un grand nombre d'orchestres disséminés partout, depuis les premières marches du grand escalier d'onyx jusqu'au foyer de la danse, avaient transformé notre Académie Nationale de Musique en un immense dancing. On ne s'arrêta de

danser quelques instants que pour admirer Romana et son ballet, les danseurs nus Roseraie et Capella, et Mlle Sallandri de l'Opéra-comique. Le bal du mardi-gras de cette année est un succès de plus à l'actif du Comité central des Fêtes de France qui a eu la satisfaction de verser à la caisse de retraites de la Mutuelle du Cinéma une recette des plus impressionnantes.

Trois jours avant avait eu lieu à l'Hôtel Continental une fête professionnelle qui fut également très animée : le bal de la Mode. On vit défiler les couvre-chefs dont se pareront nos élégantes en l'an 2000, présentation qui donna lieu à un tournoi d'élégance et d'esprit entre les plus réputées maisons de mode de la capitale. Malgré son caractère professionnel le bal de la mode sut grouper, comme les années précédentes, les personnalités les plus en vue du monde du théâtre et des arts. Deux caisses de secours se partagèrent la recette que fut imposante : celle des modistes et celle de l'apprentissage dans la mode.

Une autre fête non moins originale, en même temps que fort gaie, fut le bal de la Bibliothèque Rose. Dans le splendide décor du Théâtre des Champs-Élysées on vit évoluer le petit monde cher à M. Pierre Humble, avec son attirail de jouets mécaniques, ballonnets rouges, etc. Les

grandes personnes ont le loisir de danser chaque jour ; il est légitime que les enfants commencent à s'entraîner, ne fut-ce que l'espace d'une matinée. Après des défilés et des entrées qui parurent aussi ordonnés que ceux des grandes réjouissances, il nous fut donné d'assister à l'interprétation de *la Mort du Cygne* par Mlle Raymonde Paté, fille du haut commissaire du Gouvernement.

Une tombola comportant, entre autres lots, des automobiles lilliputiennes, des jouets, cinquante places entièrement gratuites pour le théâtre du Petit monde, des albums pour enfants et des bons pour un portrait d'enfant exécuté par nos meilleurs artistes, porta l'effervescence à son comble.

Au Cercle interallié, l'Aide aux femmes de professions libérales a organisé un bal dit des Châles qui a groupé toutes les splendeurs de Venise, de l'Espagne et de l'Armorique, de la Provence et du Pays Basque, de l'Inde et de la Perse.

Un jury que présidait M. Van Dongen a attribué — non sans quelques difficultés — des prix aux plus somptueuses parures.

D'autres Cercles tels que le Robert-Club et le Cercle des Veneurs ont donné également des soirées dansantes très brillantes. Au Robert-Club, on eut le plaisir d'applaudir Mlle Andrée Jacky dans une gavotte Louis XV exquisement dansée ; Mme Igorov, MM. Vassiliev et Ignaloff dans un pas de trois classique. Quant à la soirée du Cercle des Ve-

neurs elle fut des plus artistiques. Mlles Alice et Juliette Bourgat, de l'Opéra, y dansèrent des valse de Brahms dans le style remarquable qui leur est propre et Mlle Alexiane présenta avec son talent habituel quelques-unes de ses créations chorégraphiques, sans parler des notoires diseuses qui charmèrent l'auditoire par des airs d'opérettes anciennes et modernes.

Signalons aussi le bal d'enfants paré et travesti qui a été donné à la salle Malakoff par l'Académie de ce nom que dirige M. Schwarz, de l'Opéra et au cours duquel a été célébré le 122^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo. « L'Art d'être grand-père » y a été commenté par le poète Olivier de Gourcuff, fondateur de la Société des Hugophiles. — Citons enfin le bal de l'Académie Charles, au Continental, également plein d'entrain.

Parmi les bals qui ont eu lieu à la fin du mois de mars, trois méritent de retenir l'attention. Ce sont : le bal de la Décoration Française donné à l'Hôtel Continental par les Chambres Syndicales du Meuble, du Bronze, du Bois et de la Céramique ; le bal de la Fourrure qui clôt la série des bals professionnels et qui a eu lieu également au Continental ; enfin le bal de la Légion d'Honneur qui eut lieu l'an dernier à l'Opéra.



Le Championnat d'endurance à Queen's Hall

Cette année, ce dernier bal a été donné dans les salons de l'Ermitage à la Galerie des Champs-Élysées, sous la présidence effective du Président de la République. Il a réuni, comme précédemment, les personnalités de tous les mondes et comporté une tombola au bénéfice des œuvres d'assistance de la Société. Le Carnaval s'en va... Mais aux bals d'hiver vont succéder bientôt les soirées dansantes dans les pavillons du Bois de Boulogne. Le culte du rythme ne connaît pas de trêve. Il devient au contraire plus fervent en changeant de temple.

La danse sportive. — M. Marcel Prévost à qui on demandait un jour son avis sur les records de danse, répondit en ces termes : « En matière de danse on peut poursuivre le record de la grâce, de l'invention dans les attitudes, de la décence, voire de la volupté. Mais la durée d'un fox-trott ou d'un shimmy n'ajoute aucun élément de beauté, ni d'élégance, ni de joie à ces divertissements, et leur en faire un mérite, c'est les abaisser au niveau d'un geste quelconque, tel que tourner une manivelle ou sonner une cloche. Encore l'endurance à tourner une manivelle ou à sonner une cloche peut, en certains cas, être utilisable : la durée démesurée d'une danse, au contraire, lui ôte son caractère essentiel. A quand le record de la symphonie, dont l'exécution durerait vingt-quatre heures d'affilée ? »

L'opinion émise par le célèbre académicien ne semble pas avoir prévalu dans l'enquête qui vient d'être ouverte pour savoir si la danse était un sport et si, à ce titre, elle devait figurer à la VIII^e Olympiade. En effet, se rangeant à l'opinion des personnalités parisiennes consultées, le Comité Olympique français a décidé d'organiser, pour célébrer d'une manière éclatante les nations qui prendront part aux jeux de la VIII^e Olympiade, une manifestation grandiose consacrée à la comédie, au drame, à la musique et aussi, à la danse de tous les pays.

Un Comité d'organisation est déjà constitué dont font partie : M. le marquis de Polignac, président ; le comte Jean de Castellane et M. Gabriel Astruc vice-présidents ; le prince de Beauvau-Craon, le duc de Guiche, le comte Clary, le comte Robert de Vogüé, le vicomte de Rohan et MM. Jacques Hébertot, Gilbert Peycelon, Robert Brussel, etc. La manifestation se déroulera dans le décor grandiose du grand Théâtre des Champs-Élysées où elle inaugurera la Saison d'Art placée sous le patronage du Comité Olympique français, avec le concours de l'Association Française d'Expansion et d'Échanges Artistiques.

En attendant cette vaste compétition internationale, un championnat a lieu le 22 mars au Canari, sur l'initiative du Conseil supérieur de la danse, dont voici le règlement :

Les concurrents qui s'engagent à concourir devront le faire dans toutes les danses imposées par le règlement.

Les danses imposées sont : le boston, le one step, le fox-trott, le blues, le tango, le pasodoble, la scottish espagnole.

Pour les professionnels, la « samba » viendra se joindre aux danses déjà indiquées.

Le concours comprendra : les épreuves éliminatoires, les demi-finales et une finale.

Les concurrents seront classés par l'addition des points obtenus dans chacune des danses. Les points seront donnés de 0 à 10. En cas d'égalité entre deux ou plusieurs couples, le jury aura le droit d'imposer une épreuve supplémentaire.

Des prix de 1.000 francs en espèces offerts par les maisons de champagne Irroy, Ayala, Louis Roederer, Pommery, V. Clicquot, Piper Heidsieck, et Le Canari, Francis Salabert, Lucien Brûlé, etc., sont l'enjeu de ce concours de danses qui est également doté de plus de 20.000 francs de prix en nature. La danse fait donc partie, qu'on le veuille ou non, du programme des Olympiades qui grouperont cette année à Paris les athlètes du monde entier.

En vue de triompher, les danseurs de toutes les nations s'entraînent en ce moment chez eux avec ardeur, ainsi que le montre la photographie que nous publions et qui a été prise au cours du championnat d'endurance organisé à Queen's Hall.



Photo H. Manue
Mlle Gina PALERME

Nouvelle étoile de ballet russe. — Le Grand Théâtre National de Prague (Grand Opéra) a engagé pour la saison, une grande artiste de Ballets Russes : Mme Elisabeth Nikolskaya avec son partenaire M. Remislawski.

Cette étoile qui a conquis tout le public de Prague par sa grâce, son talent et la pureté de sa technique, se place au premier rang parmi les vedettes de la danse classique et de caractère. Elle montre la même légèreté que l'incomparable Pawlova. Son dernier triomphe fut dans le rôle de la Princesse Odette du *Lac des Cygnes*, ballet de Tchaïkowsky.

Nous espérons avoir d'ici peu le plaisir d'applaudir la belle artiste sur une de nos scènes parisiennes.

Gina Palerme. — La danseuse Gina Palerme dont nous publions une photographie prise au Stade Jean Bouin est une grande amie des sports. Elle considère que la gymnastique est la meilleure préparation à la danse, celle-ci exigeant une grande résistance. Palerme estime que sans chercher à posséder la même résistance que

le footballer ou le coureur à pied, elle n'en est pas moins tenue d'entretenir la souplesse de son corps par un exercice quotidien. La culture physique est pour elle un acheminement naturel vers la danse qui est en somme de la beauté en mouvement. Nous aurons l'occasion d'applaudir prochainement Gina Palerme sur la scène de l'Olympia.

Le Championnat d'Égypte de Tango. — Notre correspondant à Alexandrie M. Moros, vient de recevoir au cours d'une brillante soirée dansante trois objets d'art

en sa qualité de champion d'Égypte de Tango. Cette compétition qui avait été organisée par l'« Amateur Dancing Association » avait réuni un grand nombre de concurrents. La danse est en effet très en honneur à Alexandrie. M. Moros a su conquérir tous les suffrages du jury. Ajoutons qu'à ses qualités de danseur M. Moros joint le mérite de représenter en Égypte trois revues chorégraphiques : *La Danse*, le *Dance Review*, de New-York et la *Danse Internationale*, de Marseille. Les objets d'art dont nous publions la photographie lui ont été offerts par ces trois organes. Au centre la coupe de *La Danse*, à gauche celle de *Dance Review* et à droite celle de la *Danse Internationale*.



Les Coupes de l'« Amateur Dancing Association »

A l'occasion de la remise de ces récompenses une brillante soirée a eu lieu, au cours de laquelle le « Dramoël Novelty Orchestra » a joué des fox-trotts, blues, tangos et bostons les plus en vogue.

VOULEZ-VOUS DANSER ?

Voici des Dancings

Bullier, 31 à 39, av. de l'Observatoire.
Coliseum, 65, rue Rochechouart.
Elysée-Montmartre, 72, b. Rochechouart.
Luna Park, Porte-Maillot.
Magic-City, pont de l'Alma.
Moulin Rouge, place Blanche.
Moulin de la Galette, 77, rue Lepic.
Palais Pompéien, 52, rue Saint-Didier.
Tabarin, 36, rue Victor-Massé.
Wagram, 39 bis, avenue Wagram.

Ces établissements sont ouverts tous les soirs sauf Bullier, le Moulin de la Galette et Wagram, les Mardi, Jeudi, Samedi et Dimanche.

Orchestres DEJARDIN JAZZ-BAND

*Américains, Nègres, pour
Dancing — Casino — Restaurant*
70, rue de Bondy, Paris. Tél. Nord 83-35

ÉCOLE DE GYMNASTIQUE HARMONIQUE

Irène POPARD

Les Lundi, Mardi, Mercredi
et Vendredi

PARIS (8^e) 22, rue de Naples.

Ecoles de Rythmique

Ecole de Rythmique et d'Education Corporelle, 11, r. Anatole-de-la-Forge, Paris.
Ecole d'Eurythmie, 5 bis, rue Schœlcher, Paris.

Professeurs recommandés PARIS

MM. *Bros*, 60, boulevard de Clichy.
Charles, 36, rue Saint-Sulpice.
Fouilloux, Olymp., Paris, r. Caumartin.
George (Léopold), 19, rue de Tournon.
Clémentot, 167, rue de Rennes.
Joly, 44, rue du Château-d'Eau.
Mareischen, 19, rue Clapeyron.
Maurice, 56, rue François-Miron.
Montel, 25, rue de Lonchamp.
Neerman, 3, r. Théodore-de-Banville.
Joseph Kroczyński, Ecole de Danse « La Varsoviennne », 54, rue du Château-d'Eau.
Piau, 99, rue d'Alésia.
Poigt, 5, rue de l'Abbé-Grégoire.
Raymond, 99, rue Demours.
Riester, 6, rue Ballu.
M. Valentin, 115, av. Parmentier.

Académie Malakoff

Mado Soucy et Paul Simon ont l'honneur d'informer leur clientèle que, pour cause d'agrandissement, ils ont transféré leur Académie de danse, 32, rue du Laos Paris (VII^e) (Métro Champ de Mars et Cambronne).

L'ACADÉMIE MALAKOFF s'appellera désormais Académie Malakoff et du Champ de Mars.

Mmes *Bretagne*, 37, rue de la Procession.
Lefort, 2, boulevard Saint-Denis.
Soucy, 32, rue du Laos.
R. Danis, 16, rue Villiers-de-l'Isle-Adam.

Mlle *Raffard*, 29, rue Chevert.

ANGERS

M. *Letournel*, 15, rue des 2-Haies.
M. *Sar*, 18, rue du Canal.

ANGOULEME

M. *Dutein*, 206, rue de Paris.

BELFORT

M. *Albert Griffol*, 27, Avenue du Lycée.

BESANÇON

Mme *Droz-Jacquin*, Hôtel des Bains.

BORDEAUX

M. *Pelabon*, 32, rue Lafaurie-de-Monbadon
M. *Jacquet*, 68, rue Fondaudège.

BOURGES

M. *Belleaux*, 2, cours des Jacobins.

CAEN

M. *Brisedoux*, 39, boulevard des Alliés.

CETIE

M. *Vila*, 9, rue Caransanne.

CHOLET

Mme *Hardy*, 4, rue Léon-Bissot.

GRENOBLE

M. *Bernard Fraticelli*, 17, r. Jean-Jacques-Rousseau.

LE HAVRE

Mme *Langlois-Martin*, 19, rue de Tourneville.

LILLE

Académie H. Desruelles, 4 bis, rue Royale.

LYON

M. *Max Bertin*, 5, rue de Marseille.
M. *Payan*, 16, cours Gambetta.

MARSEILLE

M. *Ados*, 11, rue de l'Arbre.
Institut des Danses *Jimmy*, 11, rue du Théâtre-Français.

MONTLUÇON

Mme *Donveau*, place des Toiles.

MONTPELLIER

Mme *Cereda*, 20, rue de Boussairoles.
Mme *H. Brocardi-Rougier*, 2, r. St-Ravy.

NANTES

M. *Orgebin*, 9, rue Grasset.
Mme *P. Bureau*, 14, rue de la Fosse.
Mme *Paillat-Pascaud*, 1, rue Franklin.

REIMS

M. *Bertrand*, 35, rue Burette.

STRASBOURG

M. *Levy*, 37, faubourg de Saverne.

VICHY

M. *Lafougère*, 11, square des Nations.

VILLE-LE-MARCLET (Somme)

M. *Mariette* rue de Flixécourt.

ETRANGER

GRANDE-BRETAGNE

Miss *B. Egerton Welch*, 1, Havelock Road Brighton.

SUISSE

M. *Christin*, 15, rue de la Gare, Montreux.

M. *Basteno*, Prairie, 2, Vevey.
Mme *Rebella d'Andrade*, 2, av. de Riant-Mont, Lausanne.

M. *Bory*, 21, avenue Floreal, Lausanne.
Mlle *Maximoff*, 54, chemin de la Roseaie Champel, Genève.

M. *Guiody*, 54, rue du Rhône, Genève.

Mme *Maeder*, Fusterie, 12, Genève.
Mme *Privat-Poncey*, 10, route Florissant, Genève.

M. *Gerster*, 35, avenue Evale, Neuchâtel.
M. *Ed. Kull*, Bollwerk, 35 Berne (Suisse.)

ITALIE

M. *Colombo*, Via San Pietro, 5, Trente.
M. le Professeur *Magnanelli Sestillo*, 22, Via Mazzini, Roma.

BELGIQUE

Mme *Paumen Verhulst*, 22, rue Rambrandt, Anvers.

M. *Van den Hende*, 43, rue du Quesnoy, Tournai.

Mme *Quintin*, 13, r. des Carmes, Liège.

HOLLANDE

M. *Martin*, 31, Schagehelstraat, Haarlem.
M. *Polak*, 37, Dykstraat, Helder
M. *Van Stratum*, O. Kijk in't Jotstraat, Groningen.

M. *Weyne*, 21, Jonkerfransstraat, Rotterdam.

M. *Ligteringe*, Ververstraat, 23, Bois-le-Duc.

M. *Van de Kamps*, Heilegeweg, 38, Amsterdam.

EGYPTE

M. *Moros*, "Moros School of Dancings" Alexandrie.

M. *Jean Nicolaidis*, Ecole de danse, 28, boul. Ramleh, Alexandrie.

M. *K. Juno*, 22, Cheikh Abou Sebaa, Le Caire.

TCHÉCOSLOVAQUIE

M. *Cervinka B.*, Prague VII, 341, Letna.

ÉTATS-UNIS

Albertina Rasch Studio, 344, West 72nd Street, New-York (U. S. A.).

PETITES ANNONCES

La ligne, 33 lettres, chiffres ou espaces ;
5 fr. la première, 4 fr. les suivantes.
Pour nos abonnés, toutes les lignes à 3 fr.
Les réponses peuvent être reçues aux bureaux de « La Danse » sous un numéro d'ordre.

JEUNE FILLE, Professeur d'E. P. et de danse accompagnerait Professeur dans les Stations thermales ou balnéaires été 1924.
Écrire 46, rue de la Plaine, Garches (S.-et-O.)

LEÇONS

de danses modernes

et de

danses de caractères

Professeurs :

M. et Mlle *Reinier*, 15, boulevard Gambetta

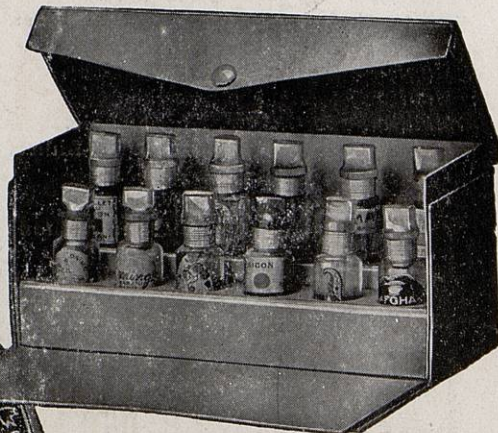
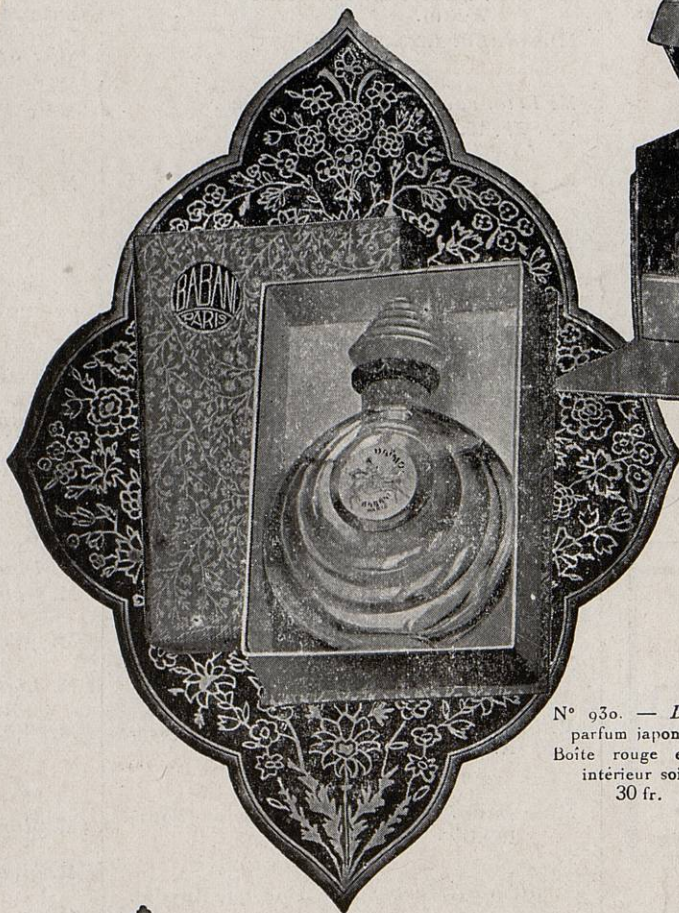
NICE

BABANI

PARFUMS D'ORIENT ET
D'EXTREME ORIENT



Série 30
N° 230 Saïgon. — N° 130 Ambre
de Delbi. — N° 530 Afghani.
Flacon plat boîte or. 35 fr.



N° 1003. — Ambre de Delbi, Saïgon, Afghani,
Rose Gullistan, Ligia, Sbogani, Cillet du Japon,
Yaamak, Ming, Jasmin de Corée, Daimo et
Fleurs d'Annam. Nos 12 parfums ci-dessous
dans un coffret chinois rouge et or. 90 fr.



Série 31
N° 531. — Ambre de
Delbi, parfum hindou.
N° 231. — Saïgon.
N° 531. — Afghani.
Flacon forme boule,
boîte or. 59 fr.

N° 930. — Daimo,
parfum japonais.
Boîte rouge et or,
intérieur soie.
30 fr.



N° 631
Fleurs d'Annam, mille
fleurs d'Orient. Ecran
argent, intérieur satin
mauve 59 fr.



DANS votre home et sur vous-mêmes, créez
cette personnalité qui caractérise la femme
de goût. L' "Ambre de Delbi" est une senteur
exquise de fumoir discret et de fourrures
chaudes. Le "Yaamak" est d'une fraîcheur
sans égale, c'est un véritable secret des Harems... Le
"Ligia" qui vient de Manille, dans son flacon de laque
poudré d'or, est mystérieux comme celle dont il évoque le
souvenir... Le "Daimo" est léger et subtil, mais sa ténaci-
té est incomparable... "Fleurs d'Annam" est un mélange
savant concentré de mille fleurs d'Annam... On les sent
toutes on n'en définit aucune... Le "Ming" est très frais.



N° 109 Ligia, parfum de Manille.
Flacon d'origine laqué or. Ecran or, inté-
rieur jade. 65 fr.



N° 80 Boîte de
poudre. Poudre parfumée à l'Ambre de Delbi. Au
choix les six teintes suivantes : ocre, ocre clair,
naturelle, blanche et rachel. 9 fr.



Série 1.309
N° 109 Ligia. — N° 631 Fleurs d'Annam. — N° 93 Daimo.
— N° 189 Jasmin de Corée. — N° 179 Cillet du Japon. —
N° 330 Rose Gullistan. — N° 150 Narcisse d'Or. —
N° 107 Ming. — N° 160 Sousouki.
* Flacon chinois, boîte or et argent. 35 fr.

NOS PARFUMS sont en vente dans tous les GRANDS MAGASINS et PARFUMEURS
MAURICE BABANI

Vente en Gros : 65, Rue d'Anjou -- PARIS

Téléphone : Cent. 43-12 — R. C. Seine 165-064

Agent Exclusif pour les Etats-Unis : DE CAMERON, 681, Fifth Avenue, NEW-YORK